

LA HAINE de la mère dans l'identité féminine émancipée

**Janine
Chasseguet-Smirgel**

Psychanalyste, auteur d'une œuvre
abondante (cf. *in memoriam*),
récemment décédée.

« **A**h ! Il aurait fallu que les hommes puissent faire des enfants par un autre moyen, sans qu'il existât une race féminine : ainsi les hommes ne connaîtraient plus le malheur ! » Tel est le cri de Jason dans *Médée* d'Euripide (V^{ème} siècle av. J.-C.).

La misogynie traditionnelle et la théorie freudienne de la sexualité

Depuis le livre *La Sexualité féminine, Recherches psychanalytiques nouvelles* (1964), paru avant la grande vague féministe, je me suis attachée à l'hypothèse selon laquelle la condition féminine a été marquée, à travers les âges, par des sentiments d'envie envers la maternité et par le besoin d'inverser la situation de dépendance dans laquelle le nourrisson inerme se trouve par rapport à sa génitrice, inversion qui est si éloquemment figurée dans le mythe de la naissance d'Eve, tirée de la côte d'Adam.

On sait que l'enfant humain naît prématuré. Freud évoque de façon saisissante dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse* (1926) les conséquences de ce « facteur biologique » qui provoque une « longue période durant laquelle le petit de l'espèce humaine se trouve dans une condition d'impuissance et de dépendance. Son existence intra-utérine est plus courte que celle de la plupart des animaux, et il est jeté en ce monde dans un état moins achevé. » Les effets de cette longue période de dépendance de l'être humain vis-à-vis de

sa génitrice constitue un point capital pour la compréhension de la condition féminine.

C'est Mélanie Klein qui, en élaborant son concept d'envie, donne toute sa place aux désirs, dans les deux sexes, de s'emparer, voire de détruire quand l'avidité et la haine sont prévalents, l'aptitude de la mère à mettre au monde des enfants. « La capacité de donner et de préserver la vie est ressentie comme le don le plus précieux et la créativité devient ainsi la cause la plus profonde de l'envie. » (1957) En fait, la créativité de la mère et la dépendance à son endroit sont en étroite relation. La créativité s'exprime (réellement et symboliquement) à travers le sein. « Le sein nourricier représente pour le nourrisson quelque chose qui possède tout ce qu'il désire. Il est source inépuisable de lait et d'amour qu'il se réserve pourtant pour sa propre satisfaction. » C'est la non-disponibilité permanente et absolue du sein et de tout ce qu'il symbolise, le désir et l'impossibilité d'être le sein, donc la dépendance à laquelle le bébé est soumis, qui accroissent l'envie, l'avidité et la haine destructrices.

Il semble que l'on puisse tenir de nombreux aspects de la théorie freudienne de la sexualité humaine comme déni du rôle de la dépendance primaire à la mère qui façonne pourtant, de manière décisive, la relation des hommes et des femmes à la mère, des sexes entre eux, ainsi que leur translation dans l'espace social.

Le monisme sexuel phallique

Le monisme sexuel phallique est une pièce maîtresse de la théorie freudienne de la sexualité. La fille ignore consciemment et inconsciemment qu'elle possède un vagin. Parallèlement, le garçon ignore l'existence, chez la fille, d'un organe destiné à être pénétré. La complémentarité entre les sexes est, du même coup, pareillement ignorée et il n'y a pas d'attirance « naturelle » entre les sexes. La petite fille se croit châtrée, pourvue d'un seul organe sexuel, le clitoris, équivalent d'un pénis tronqué. Le garçon, à la vue du sexe féminin dépourvu de pénis, s'horrifie. Ignorant l'existence des organes féminins internes, il interprète ce qu'il voit comme l'effet de la castration et imagine alors qu'un sort semblable pourrait lui échoir.

Freud niera toujours l'existence d'excitations vaginales précoces malgré la clinique et l'insistance de différents auteurs, en particulier Karl Abraham. En 1938, dans *L'Abrégé de psychanalyse*, Freud réitère sa conviction, que rien décemment ne saurait ébranler.

Se pose alors la question : Pourquoi cette obstination et pourquoi le succès prolongé de cette conception, qui a trouvé en France une terre d'accueil particulièrement favorable ? L'explication la plus probante à cela semble se situer du côté des affects que la relation à la femme, à la mère suscite dans les deux sexes.

La femme marquée par le manque

J'ai eu l'occasion (1976-1988) de rassembler tous les éléments qui placent, dans la théorie freudienne, la femme sous le signe du manque : manque de vagin, manque de pénis, manque de libido spécifique, manque d'objet érotique adéquat (la mère et non le père, tandis que la mère, elle, préfère son fils), nécessité de « manquer » de clitoris. À cela, comme on le sait, il convient d'ajouter un manque relatif de surmoi, de capacités de sublimation, d'où une contribution insignifiante à la culture et à la civilisation.

Or la femme, selon Freud, (et certaines de ses fidèles disciples) est en parfaite opposition avec la Mère selon l'Inconscient. Cela apparaît dans les analyses sur le plan individuel, comme tous les analystes sont à même de le constater dans les cures, mais aussi sur le plan collectif, dans les contes, les mythes et les légendes. La Mère est le motif central des mythes dans toutes les cultures. Tout le Bien et tout le Mal viennent d'elle.

Dans une conférence (1982) sur « Le personnage de la mère dans les contes africains », Geneviève Calame-Griaule insiste sur l'*ambivalence* des représentations de la mère en Afrique. Dans un récit des Dogons des falaises du Mali, un dieu demande à l'hyène de lui apporter ce qu'il y a de meilleur et l'hyène lui apporte une femme. Et le dieu lui dit : « Tu as raison, c'est bien par la femme que vient tout le Bien dans le monde » (la fécondité, les naissances, la vie). Et ensuite le dieu dit à l'hyène : « Maintenant, apporte-moi ce qu'il y a de plus mauvais dans le monde. » Et l'hyène encore apporte une femme. Et le dieu dit : « Tu as bien raison, c'est aussi par la femme que vient tout le Mal dans le monde, toutes les querelles, l'impureté et même la mort. » La femme donne la vie et la redonne en nourrissant ses enfants et en faisant la cuisine. (Un proverbe dogon dit : « Après Dieu, il y a le sein de la mère .») L'enfant fait face à la toute-puissance attribuée à sa génitrice et doit user de stratagèmes pour lui échapper.

La fuite devant la mère

Le besoin, dans les deux sexes, de se dégager de la mère omnipotente trouve une issue dans la possibilité d'investir un autre objet et un autre organe de la toute-puissance. Le père et son pénis vont prendre le relais.

Le garçon investit son père et son pénis en se reconnaissant sexué comme lui. Freud, à plusieurs reprises, évoque « le mépris triomphant » du petit mâle quand il prend conscience qu'il possède un organe que la mère n'a pas. Mais curieusement il s'en tient, dans sa théorie, à l'effroi éprouvé devant le sexe féminin « châtré ». *Quant à la fille, je tiens son envie de pénis, cliniquement observable, comme provoquée essentiellement par le désir de se différencier, et de triompher de la mère en possédant l'organe qui manque à celle-ci.*

Dans les *Euménides* d'Eschyle (V^{ème} siècle av. J.C.), lors du procès d'Oreste, coupable du meurtre de sa mère, Clytemnestre, les Erynies, divinités chthoniennes qui régnaient avant Zeus, dirigent l'accusation. On se souvient qu'Oreste a voulu venger le meurtre de son père, Agamemnon, tué par son épouse, Clytemnestre. Les Erynies considèrent que le crime de Clytemnestre est moindre que celui d'Oreste, car « elle n'était pas du même sang que l'homme qu'elle a tué ».

Oreste rétorque par cette phrase étonnante : « Et moi ? Suis-je du même sang que ma mère ? » Apollon renchérit : « Ce n'est pas la mère qui engendre celui qu'on nomme son enfant. Elle n'est que la nourrice du germe qu'elle a conçu. Celui qui engendre est le mâle. Elle, comme une étrangère, conserve la jeune pousse, quand un dieu n'y porte pas atteinte. »

On peut remarquer que l'idée que la génitrice n'est qu'une mère porteuse, qu'un four où le boulanger (le père) a déposé le pain qu'il a fabriqué, traverse les siècles. On la retrouve entre autres chez Sade. On peut ajouter que cette théorie de la procréation constitue, en soi, un matricide symbolique.

Retranscrivons, ici, un fragment du discours que Bressac tient à Justine (dans Sade) avant d'immoler sa propre mère :

« Mais la créature que je détruis est ma mère : c'est donc sous ce rapport que nous allons examiner le meurtre [.....] l'enfant naît ; La mère le nourrit [.....] Si la mère rend ce service à l'enfant, ne doutons point qu'elle n'y soit entraînée par le sentiment naturel qui la porte à se dégager d'une sécrétion qui, sans cela, pourrait lui devenir dangereuse [.....] Ainsi ce n'est point un service que la mère rend à l'enfant quand elle le nourrit : c'est au contraire celui-ci qui en rend un très grand à la mère [.....] Je vous demande maintenant si, parce que la mère continue de prendre des soins dont l'enfant peut se passer, et qui ne sont avantageux qu'à elle, cet enfant doit se sentir engagé par la reconnaissance ? [.....] Il est donc clair que, dans toutes les occasions de la vie où l'enfant sera le maître de disposer des jours de sa mère, il le pourra sans le plus petit scrupule ; il le devra même décidément, parce qu'il ne peut que détester une telle femme, que la vengeance est le fruit de la haine et le meurtre, le moyen de la vengeance. Qu'il immole donc sans pitié cet individu auquel il s'imagine à tort devoir autant d'obligation ; qu'il déchire, sans aucun égard ce sein qui l'a nourri. » (*Nouvelle Justine*, 1788, p. 208).

On ne peut mieux illustrer les thèses d'*Envie et gratitude*.

La capacité de mettre au monde des enfants est attaquée tout au long de l'œuvre de Sade de manière directe, par des avortements forcés ou par la destruction de la matrice (Rodin et Rambaud, les deux chirurgiens). Jack l'Eventreur découpait l'utérus de ses victimes.

La théorie de la sexualité infantile marquée, chez Freud, du sceau de l'homosexualité

Dès l'écriture du livre de 1964 sur *La Sexualité féminine*, j'avais relevé que l'homosexualité masculine infiltrait les écrits freudiens, le créateur de la psychanalyse donnant le père au garçon bien qu'à la fille, allant jusqu'à considérer le désir d'un enfant du père comme primaire chez le garçon (le Cas Schreber, 1911), alors qu'il est le fruit d'un douloureux échange chez la fille : le désir d'avoir un enfant du père est bâti sur le deuil du pénis, dont l'enfant n'est que l'ersatz.

Mais Freud nous a légué en la psychanalyse un outil et une méthode inégalés, à même de nous permettre d'explorer des domaines qu'il a laissés en friche, des continents où il s'est égaré. Dépassons quelque peu le constat de la forte présence de l'homosexualité inconsciente chez l'individu masculin pour lui donner une dimension anthropologique : nous savons que, chez les Grecs, l'homosexualité constituait un rite de passage à l'adolescence, enlevant ainsi l'enfant au pouvoir de la mère et des femmes en général dans le gynécée. Lorsqu'elle était pratiquée entre adultes, elle était considérée comme une infamie.

Le livre de Maurice Godelier (1996), *La Production des Grands hommes – Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, nous éclaire davantage sur le sens du rite : en effet, il apparaît clairement, dans cet ouvrage, que l'homosexualité est un rite de passage, cette fois-ci entre adolescents pubères et petits garçons qu'on a séparés de leur mère. Les petits garçons doivent absorber le sperme que lui font boire les adolescents. Ils sont punis de mort s'ils se soustraient à ce rite. L'homosexualité chez l'adulte est strictement interdite. L'adulte se marie, mais avant de consommer son union, il stocke son sperme pendant plusieurs semaines pour le donner à son épouse, chez qui il sera *transformé en lait*¹. L'homme prétend ainsi être *source de vie*².

Ce sperme est aussi une substance « pure de toute pollution féminine », écrit Godelier, transmise par des corps d'adolescents « qui ont été sans contact depuis leur enfance avec le monde des femmes. » Le jeune enfant est arraché à la mère, dont il sera totalement séparé pendant une dizaine d'années, par un frère de la mère, qui prendra la place de celle-ci. Je transcris à nouveau une phrase de Godelier : « *Ce que prétendent faire les hommes, c'est à l'évidence de ré-engendrer les garçons hors du monde féminin, d'effacer le fait qu'ils soient nés dans le ventre d'une femme.*³ » Le pouvoir maternel ainsi pris aux femmes par les hommes est jalousement préservé grâce au maintien du rite d'initiation et à la circulation du sperme émis par des adolescents vierges, séparés depuis longtemps de leur mère.

Chez les Grecs, l'homosexualité féminine existe bien entendu. Elle est également présente chez les Baruya, mais n'est pas ritualisée. C'est que l'homosexualité

sexualité féminine ne semble pas avoir de rapports définis avec l'ordre social et donc, peu ou pas de signification sur le plan collectif.

Voilà qui dissocie de façon décisive l'homosexualité masculine de l'homosexualité féminine.

Il apparaît clairement, en, tout cas, dans les rites de passage où l'homosexualité intervient chez les individus mâles, que sa visée première est de renforcer la masculinité des hommes. Il s'agit, en même temps, de triompher de la mère, de la femme en général, piétinant ainsi la prééminence maternelle originelle.

Le paradoxe s'éclaire, qui fait que les groupes d'hommes prônant la virilité, le mépris des femmes et l'homophobie (les S.S., les islamistes intégristes...) vivent entre eux et sont, en même temps, particulièrement enclins aux conduites homosexuelles pratiquées en secret.

L'origine du monde :

Le titre de mon livre *Les deux arbres du jardin* (1984-1988), publié aux éditions des femmes, dirigée par A. Fouque, collection d'articles sur le masculin et le féminin et sur la nécessaire conjonction des deux composantes pour *concevoir* (l'enfant, la pensée), vise à tenter de prendre en compte le rôle de chacun de nos géniteurs, sans dénier la place que chacun d'eux occupe dans la psyché, comme dans la procréation. Toutes les cosmogonies représentent une totalité primordiale qu'une action extérieure (souvent celle d'un animal) vient briser en fragments.

Mon hypothèse est que la Genèse (et peut-être toutes les cosmogonies) est une projection sur le Cosmos de la phase précoce de la formation de l'appareil psychique. La fusion avec la Mère peut se superposer au chaos indifférencié originel. Tout ce qui vient interférer dans cette unité primordiale est d'essence paternelle. C'est du moins ainsi que l'esprit, avec son besoin de classification dont parle Freud (1918), semble opérer. C'est cette première différenciation que la Genèse me semble figurer (la création est séparation, division, nomination, c'est-à-dire sortie de l'indifférenciation).

Que de pareils mythes soient pour partie misogynes est probable. Qu'ils soient aussi une représentation d'une structuration du fonctionnement mental est une hypothèse vraisemblable. En fait, comme le souligne Antoinette Fouque (1995), il existe une « irréductible dissymétrie » entre les sexes, dont un élément essentiel est l'aptitude des femmes à la maternité. Le fait d'être né d'une femme produit, dans les deux sexes, un conflit fondamental entre l'attrait de la fusion avec la mère, le souhait de retourner dans son ventre et le souhait opposé, celui de s'en dégager, de devenir autonome, de fendre l'obscurité matricielle et, avec le plongeur de Schiller, cité par Freud (1929), « respirer dans la rose lumière ».

Le difficile accès, si longtemps retardé, de la femme au statut de sujet échappe aux causalités si souvent relevées et, en particulier, au *patriarcat*. Ou, plutôt, celui-ci doit être, lui-même, *compris* et mis en relation avec le fantasme d'un pouvoir maternel exorbitant et de la nécessité de s'accrocher au père et à ses attributs virils, tel Ulysse au mât du bateau pour ne pas succomber au chant des sirènes et se laisser entraîner dans les profondeurs marines.

La nouvelle misogynie illustrée par les « Butch » et la Mère Machine

Qu'en est-il de la fille ?

J'ai été longtemps frappée de constater que la littérature féministe américaine s'affirmait « lesbienne » comme si la lutte pour la libération des femmes ne concernait pas l'ensemble d'entre elles, dont une majorité est pourtant hétérosexuelle, mais seulement celles qui, dans leur combat, s'étaient dépouillées de leur identité féminine.

L'une d'entre elles, Donna Haraway, dans un livre de 1991, *Simians, Cyborgs et Femmes – Réinvention de la Nature*, écrit : « La bataille clé est celle qui s'engage pour la destruction du système social de l'hétérosexualité, parce que "le sexe" est la catégorie politique "naturalisée" qui fonde la société comme hétérosexuelle. Toutes les sciences sociales basées sur la catégorie "sexe" (la plupart d'entre elles) doivent être renversées. » L'auteur est biologiste.

Je pensais que le mouvement lesbien, qui, aux États-Unis, se confond presque avec le féminisme et sa volonté de dénoncer l'existence des différences sexuelles, qui seraient entièrement construites culturellement et politiquement, de détruire l'hétérosexualité, de considérer les lesbiennes comme n'appartenant à aucun sexe, n'avait pas vraiment franchi les vieux parapets européens.

Certes, il y avait bien Elisabeth Badinter, une hétérosexuelle, qui affirmait que *L'Un est l'Autre* (1986) et que *X = Y* (1992), mais le propos, pour contestable qu'il puisse sembler, était exprimé dans un style sage, qui le rendait compatible avec les ors de la République. C'était la Révolution Française se mettant à universaliser le sexuel au nom de l'égalité.

Une longue et passionnante rencontre avec Antoinette Fouque m'ouvrit les yeux sur la réalité française. En effet, ayant fondé le M.L.F. avec Monique Wittig, elle me raconta la lutte qui existait au sein du « féminisme » (terme qu'elle récuse) français entre une tendance qui prétend que toutes les différences sont construites et donc qu'il existe une indétermination sexuelle fondamentale balayée par la culture (et le politique), semblable à la théorie *queer* américaine, et le mouvement qu'elle préside qui affirme l'existence de *deux sexes* et l'importance fondamentale pour les femmes et les hommes et pour l'espèce humaine de la *production du vivant* par les femmes. Elle m'éclaira sur les positions de

Monique Wittig, émigrée depuis longtemps aux États-Unis. Celle-ci était devenue une lesbienne militante. L'auteur de *L'Opoponax* (1954), puis du *Corps lesbien* (1973) a disparu récemment. Les notices nécrologiques que lui ont consacrées les journaux français insistent sur son affirmation d'une identité lesbienne qui échapperait, en quelque sorte, à l'universelle sexuation humaine.

En fait, il existe, en France, un mouvement lesbien qui peut atteindre une grande violence. Il est bien représenté par le livre de Marie-Hélène Bourcier (2001) intitulé *Queer zones*, qui se distingue par son caractère provocateur, destructeur, cru et intrusif.

La première partie du livre, « Post-Porn », s'ouvre sur un chapitre intitulé « Baise-moi, encore », en défense du livre et du film de Virginie Despentes et de la lesbienne tueuse. Plus loin, on trouve l'apologie d'une femme *serial killer*. Tout au long du livre, il est, avant tout question de « la lesbienne *butch* », c'est-à-dire la lesbienne « masculine », éventuellement hormonée et possiblement moustachue.

Butch est un terme américain. Bien que je n'en connaisse pas l'étymologie réelle, je lui en confère une qui me paraît justifiée par le contenu de *Queer Zones* et les représentations qu'il évoque : *Butch* proviendrait de *Butcher* (boucher). Je pense au livre d'Alina Reyes, *Le Boucher* (1986). Il met en scène les fantasmes hétérosexuels et les actes sexuels d'une étudiante qui tient la caisse d'une boucherie pendant l'été dans une ville balnéaire. La viande tranchée, hachée, les couteaux, les crocs, les bêtes suspendues ou offertes au regard, exposées dans la vitrine, écartelées, le ventre ouvert l'excitent intensément, non moins que les propos scabreux que le boucher lui glisse à l'oreille et auxquels s'ajoute la vulgarité obscène environnante.

Elle vit ensuite plusieurs jours de bonheur érotique avec le boucher. Puis, à la fin du livre, elle est violée par un garçon à tête de mort. Abandonnée dans les bois, le corps meurtri, au matin, elle se met en marche. « J'étais plus solide que jamais. J'avais la force du boucher, la malignité du garçon à tête de mort. »

Si l'on essaie de déchiffrer psychanalytiquement cette fin, on imagine que l'héroïne du livre a besoin, sur un mode sado-masochique, d'intérioriser une force virile, violente et barbare, qui lui permet, sans doute, d'affronter une mère interne vécue comme terrifiante.

Revenons à Marie-Hélène et aux « *Butch* », ainsi qu'aux auteurs femmes de livres ou de films porno, qui « montrent leurs bites » comme écrit l'auteur. Selon Marie-Hélène, cette masculinisation participe de la théorie *queer*. Il s'agit de critiquer l'identité *gay* et même l'identité lesbienne « par une pratique de dés-identification permanente » (p. 48). Est aussi dénoncé le « fascisme ou autoritarisme identitaire » (p. 60).

On apprend que *le sang* est un élément essentiel dans les relations S/M des *butch* et que, de ce fait, il y a de nombreux cas de séropositivité parmi elles, d'autant qu'elles pratiquent une sexualité multiple (selon l'auteur, à l'approche de la trentaine, elles ont eu 50 à 150 partenaires sexuelles) (p. 73).

La sexualité lesbienne implique « un corps rendu visible en tant que corps total susceptible de saigner partout et d'être ouvert en de multiples endroits et situations. » (p. 75). « Les films de vampires lesbiens et la sexualité SM [...] queerisent la carte traditionnelle des genres. » (p. 76). « La pénétration lesbienne peut être rendue visible via le sang émanant de la partenaire sexuelle "passive" ».

Et le livre va ainsi son chemin en passant par Sade, Foucault, Deleuze, Derrida, Butler, Wittig et bien d'autres.

Que se passe-t-il donc chez ces lesbiennes « bouchères » ? Elles ne viennent pas en analyse. L'hypothèse que je propose est celle-ci : ce sont des femmes qui ont une terreur sans nom de leur mère, pour des raisons probablement liées à leur histoire personnelle, et s'efforcent, à tout prix, de leur échapper. Ces craintes d'engloutissement, c'est généralement, dans les deux sexes, le père (ou son substitut) qui aide à leur faire face. Mais – c'est toujours une hypothèse – une raison, elle aussi historique, ne permet pas plus d'introjecter le père et de s'identifier à lui qu'elle n'a permis d'introjecter la mère et le sein maternel.

La masculinité « *butch* » est avant tout une mascarade. Elle n'est même pas une manière d'intérioriser une quelconque solidité à la façon de l'héroïne du boucher. Elle réside dans un pur revêtement des insignes du machisme le plus féroce, qui déguise un profond vide interne.

Même si, au cours de l'histoire de l'humanité, il a pu y avoir des « *butch* » sanglantes (comme Elisabeth de Hongrie), elles ne formaient pas des groupes avec leur culture et leur idéologie. Il s'agit donc d'un phénomène nouveau.

Marcela Iacub jouit, aujourd'hui, d'une certaine renommée. Elle a publié dans *Le Monde* un article où elle proteste contre les châtimements dont sont frappés les crimes sexuels, ce qu'elle considère comme une attaque contre la sexualité dans son ensemble. Avec un groupe de femmes, elle a fait paraître dans *Le Monde*, au nom de la liberté, une pétition en faveur de la prostitution en considérant celle-ci comme droit de disposer de son corps et omettant le proxénétisme, les réseaux maffieux, les *Eros centers* et esclavagisme sexuel, pour ne pas parler d'une vieille idée réactionnaire : la dignité humaine. Que l'acte sexuel puisse être considéré comme différent de n'importe quelle autre activité lui paraît scandaleusement rétrograde.

Son livre (2002), *Qu'avons-nous fait de la liberté sexuelle ?* se termine par l'invention de la « Mère machine », capable de mener à terme une grossesse à la place des femmes et de permettre aux hommes d'avoir des enfants « Nous pro-

posons non pas d'en finir avec la sempiternelle grossesse [...] mais au moins de donner à l'histoire la chance d'emprunter un chemin nouveau. »

L'auteur, qui parle au nom de « Louise Tugènes », se serait fait stériliser.

Des femmes aux seins coupés, au ventre stérile, des hommes homosexuels en quête de maternité... Triste Planète !

Ce qui fait retour, aujourd'hui, de façon caricaturale – quoique non consciente ou non avouée chez certaines femmes, c'est bien la haine de la mère. Comment comprendre ce phénomène ? Certes, il a besoin d'une idéologie pour se manifester. Celle-ci lui est fournie à la fois par l'universalisme et l'égalitarisme républicains (qui, est-il besoin de le rappeler, n'avait pas étendu leurs bienfaits aux citoyennes à l'époque où ils étaient proclamés) et par le post-modernisme. La théorie *queer* peut s'en réclamer. Elle qui prétend à l'indétermination sexuelle. Il est bien entendu que les humains ne sont pas que des êtres de nature, mais aussi de culture. Il n'en reste pas moins que, s'ils n'ont aucun enracinement biologique, les caractéristiques de chaque sexe sont flottantes, interchangeable, recomposables en n'importe quel ordre, et, finalement, dépourvues de sens.

Mais l'idéologie ou la philosophie peuvent n'être qu'un vernis recouvrant des désirs plus ou moins avouables. Je ne pense pas que, lorsque certaines femmes « émancipées » veulent dépouiller les femmes en général de leurs capacités maternelles et les donner éventuellement aux hommes, que ce soit par simple mimétisme de leurs anciens maîtres, les hommes, qui restreignaient, d'une autre manière, les capacités féminines en les contenant dans le strict domaine de l'enfantement.

Il semble que la situation actuelle des femmes en Occident – qui peuvent posséder, à la fois, un ventre dont la fécondité est maîtrisée et des droits et des pouvoirs dans d'autres sphères – est devenue insupportable à une catégorie d'intellectuelles généralement aisées et connues. Elles inversent alors l'ancienne injonction dite « patriarcale » : « Tout pour le ventre, rien au-delà » en « Tout partout sauf dans le ventre. » Ce qui les amène à endosser une pseudo identité virile, prônant la violence et le sang, la pornographie, la prostitution, éventuellement la barbe, la moustache et le muscle.

Si la haine de la mère connaît un éternel retour, comment espérer la rendre moins active chez les femmes « émancipées », mais non « libérées » (cf. le rôle de plus en plus fréquent des filles dans la violence scolaire : l'attaque d'une enseignante à la cuisse avec un couteau de boucher) ? L'absence des pères, la solitude corrélative des mères rendent le fantasme de captation des fils et des filles d'autant plus redoutable.

Une vue optimiste de l'avenir consisterait à penser que notre société si instable trouvera des mécanismes d'autorégulation aujourd'hui insoupçonnés. Sinon,... tant de « purificateurs » attendent à nos portes !

notes

1. - Mes italiques.
2. - Mes italiques.
3. - Mes italiques.

bibliographie

- Badinter, E. (1986). *L'Un est l'autre*, Paris : Odile Jacob.
- Badinter, E. (1992). *X = Y*, Paris : Odile Jacob.
- Bourcier, M.-H. (2001). *Queer Zones*, Paris : Balland.
- Calame-Griaule, G. (1982). Le Personnage de la mère dans les contes africains. Conférence prononcée devant l'Association « L'âge d'Or ». Retranscription manuscrite, Bibliothèque de Parmain (Val d'Oise).
- Chasseguet-Smirgel, J. et al. (1964). *La Sexualité féminine – Recherches psychanalytiques nouvelles*, Paris : Payot.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1976). Freud et la féminité : Quelques taches aveugles sur le continent noir, *Les Deux arbres du jardin*, Paris : des femmes, 1988.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1988) *Les Deux arbres du jardin*. Paris : des femmes (publié initialement aux États-Unis sous le titre : *Sexuality and Mind*).
- Eschyle (548 avt J.-C.). *Les Euménides*, Paris : Garnier-Flammarion (1999).
- Euripide (483-406 av. J.C.). *Médée*, Paris : Payot et Rivages (1997).
- Fouque, A. (1995). *Il y a 2 sexes*, Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1911). Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber), *Cinq psychanalyses* (op. cit.), 265-324. Trad. fr. M. Bonaparte et R. Loewenstein (1954).
- Freud, S. (1918). Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux Loups), *Cinq psychanalyses* (op. cit.), 325-420. Trad. fr. M. Bonaparte, R. Loewenstein, revue par A. Berman (1954).
- Freud, S. (1926). *Inhibitions, symptômes, angoisses*, Paris : Presses Universitaires de France (1975). Nouvelle trad. dirigée par J. Laplanche.
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*, Paris : Presses Universitaires de France. Trad. fr. I. et Ch. Odier (1971).
- Freud, S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*, Paris : Presses Universitaires de France. Trad. fr. A. Berman (1949). Ed. revue et corrigée par J. Laplanche (1975).
- Freud, S. et Abraham, K. (1907-1926). *Correspondance*, Paris : Gallimard 1969 (*Briefe*. Francfort/Main : Fisher, 1965).
- Godelier, M. (1996). *La Production des grands hommes – Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris : Fayard.

Haraway, D. (1995). *Simians, Cyborgs and Women. The Reinvention of Nature*, Londres : Free Association Books.

Iacub, M. (2002). *Qu'avons fait de la libération sexuelle ?*, Paris : Flammarion.

Iacub, M. (2003). Pétition signée dans *Le Monde* (9.1.2003).

Klein, M. (1957). *Envie et gratitude*, Paris : Gallimard (1968).

Reyes, A. (1986). *Le Boucher*, Paris : Seuil.

Sade, D. A. F. (1791-1797). *Marquis de Sade – Œuvres complètes*, 16 tomes en 8 volumes. Paris : Cercle du Livre Précieux 1967).

Wittig, M. (1954) *L'Opoponax*, Paris : Editions de Minuit.

Wittig, M. (1973) *Le Corps lesbien*, Paris : Editions de Minuit.

Le courage de la différence

en mémoire de Janine Chasseguet-Smirgel

Dominique Bourdin, psychanalyste

Mesurons-nous tout ce que nous devons à la pensée et à l'œuvre de Janine Chasseguet-Smirgel ? Elle a été à plusieurs reprises, pour la psychanalyse française, un aiguillon sans complaisance capable de poser avec une audace sans faille et une clarté exigeante des enjeux essentiels. Elle a fait connaître à l'étranger, surtout aux USA et en Amérique latine, mais aussi en Europe, une version accessible et riche de la psychanalyse française, centrée sur une compréhension très aiguë de l'articulation entre le narcissisme et l'œdipe. Intransigeante sur le caractère organisateur de l'œdipe et son établissement de la différence des générations et des sexes, elle y articule les apports de son mari Béla Grunberger sur le narcissisme, et n'hésite pas à appliquer directement ses vues psychanalytiques à la création culturelle et à la vie sociale.

Dès 1964, elle affirme avec force son refus du monisme phallique dans la compréhension psychanalytique de la sexualité féminine. L'envie du pénis peut se rencontrer cliniquement, mais c'est l'avatar d'un échec ou d'une difficulté dans l'élaboration de la féminité ; celle-ci doit être décrite pour elle-même et non par référence au seul masculin. La fougue de celle qui a toujours défendu la place significative des non-médecins dans la psychanalyse, comme celle des femmes dans la société, s'accompagne de la rigueur d'analyse d'un groupe de travail qui incluait notamment Joyce Mac Dougall et Christian David. En consonance avec le mouvement social d'émancipation des femmes, et malgré les résistances de l'époque, Janine Chasseguet pose ainsi la question de la féminité d'une manière renouvelée.